

réunies (Turin, 1830, 3 vol. in-8°). Voici les principales : *Rapporto storico o transunto degli atti dell' accademia reale delle scienze di Torino*; *Vita del d'Antoni*; *Discorso sulla fertilità del Piemonte*; *Lezioni sull' università di Torino*, etc. Cibariora a réuni ces divers écrits en 3 vol. in-8° sous le titre de : *Opere varie del conte Prospero Balbo* (Turin, 1830).

BALBEK ou **BALBEK** (Héliopolis des Grecs), ville de la Turquie d'Asie (Syrie), au pied de l'Anti-Liban, à 65 kil. N.-O. de Damas, pachalik de Salda, jadis très-florissante, aujourd'hui ruinée et déserte; pop. 200 hab. On sait peu de chose de l'histoire de l'antique Balbek : une tradition orientale attribue la fondation de cette ville à Salomon; selon Macrobe, elle devrait son origine à une colonie de prêtres venue de l'Égypte ou de l'Assyrie. Placée sur la route de Tyr à Palmyre, elle dut à cette situation d'être de bonne heure l'un des grands entrepôts du commerce de l'Orient. Enveloppée dans l'immense empire d'Alexandre, elle parvint, sous les successeurs de ce prince, à un haut degré de prospérité : c'est par eux sans doute que furent élevés plusieurs des monuments dont on admire aujourd'hui les ruines. Auguste réduisit Héliopolis en colonie romaine; Antonin le Pieux y fit de notables embellissements : son nom figure dans des inscriptions du grand temple dont l'architecture a, comme nous le verrons, tous les caractères du style romain. Pendant la période byzantine, la ville de Baal, convertie au christianisme et devenue le siège d'un évêque, fournit plusieurs martyrs à l'Eglise. Les Arabes s'en emparèrent au x^e siècle, transformèrent les édifices chrétiens en mosquées et les palais antiques en citadelles. A partir de cette époque, Balbek déchu rapidement. En 1759, un affreux tremblement de terre acheva la destruction de cette ville célèbre, qui ne comptait plus alors que 5,000 habitants.

Longtemps on n'a pas été d'accord sur l'identité de cette antique cité, qui, à en juger par ses débris, devait compter parmi les villes de premier ordre. Bellonius croyait que c'était celle que les anciens appelaient *Cæsarea Philippi*. D'autres auteurs, se laissant séduire par des hypothèses encore plus invraisemblables, pensaient que c'était la ville de Palmyre elle-même, appelée *Tadmor* par les Hébreux, c'est-à-dire *ville des palmiers*, et résidence de la célèbre reine Zénobie, contemporaine de l'empereur Aurélien. Mais Issa Bar Ali dit formellement, dans son *Lectice syriaque*, que Balbek s'appelait autrefois *Héliopolis* (ville du soleil). Il est probable qu'elle tirait ce nom du temple du Soleil, dont la construction remonte au règne d'Antonin le Pieux et dont les ruines, parfaitement visibles aujourd'hui encore, affectent, dans leur forme générale, un carré long de quatre-vingt-seize mètres sur dix-sept mètres de côté. Les Arabes assignaient à Balbek une haute antiquité, et, selon leur habitude, en mêlant l'histoire à leurs traditions, ils disaient que le prophète Elie y avait été envoyé pour y prêcher l'islamisme (sic) aux habitants; qui rendaient un culte idolâtre à Baal, un des dieux nationaux des peuples sémitiques. De là le nom de *Baalbek*, ou, par abréviation, *Balbek*.

Les ruines de Balbek présentent un des plus admirables tableaux que puisse rêver un artiste, un poète; tous les voyageurs se sont plu à en vanter la merveilleuse beauté, et M. de Lamartine n'a rien exagéré lorsqu'il a dit : « Toute notre caravane s'arrêta, comme par un instinct électrique, devant ce spectacle tout à coup déroulé. Sous nos pas, dans le lit d'un torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros; troncs de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablements, piédestaux; membres épars, et qui semblent palpitants, des statues tombées la face contre terre; tout cela confus, groupé en monceaux, disséminé et ruisselant de toutes parts, comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire; à peine un sentier pour se glisser à travers les balayures des arts qui couvrent la terre. Le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas dans les acanthes polies des corniches; l'eau seule de la rivière se faisait jour parmi ces lits de fragments, et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours. » En suivant le cours de cette rivière, ou pour mieux dire de ce ruisseau, on arrive au pied d'une vaste terrasse appuyée sur un mur de soutènement formant enceinte. Cette enceinte, dont le pourtour est de quatre kilomètres environ, présente trois espèces de constructions : des assises d'appareil cyclopéen ou phénicien; des murailles qui, par leur construction régulière et leur ornementation, semblent romaines; des tours surajoutées et des ouvrages crénelés, formés de fragments rapportés qui ne datent que du moyen âge et de la domination arabe. Les assises cyclopéennes, qu'il est permis de croire contemporaines de la fondation de Balbek, se composent de blocs gigantesques, jointoyés avec une précision étonnante : trois de ces blocs sont surtout prodigieux; l'un d'eux ne mesure pas moins de 20 m. de long sur 4 ou 5 de haut et autant d'épaisseur; les Arabes le nomment *Hadjer-el-Kiblah* (la pierre du Midi, ou vers laquelle on se tourne pour prier). M. de Sauley estime qu'il faudrait une machine

de la force de 20,000 chevaux pour mettre cette masse en mouvement, ou l'effort constant et simultané de 40,000 hommes pour lui faire parcourir un mètre en une seconde de temps. « L'intelligence recule épouvantée devant un pareil résultat, ajoute le savant que nous venons de citer, et l'on se demande si l'on n'a pas rêvé quand on voit des masses aussi considérables transportées à un kilomètre de distance et à plus de dix mètres au-dessus du sol, par-dessus d'autres masses presque aussi étonnantes. » On a remarqué que l'enceinte de Balbek offrait une assez grande analogie de disposition avec l'acropole d'Athènes. De larges propylées, aujourd'hui encombrées de blocs de pierre et bouchées par une muraille de construction arabe, donnaient accès dans la ville du côté de l'E. On y montait par un escalier qui a disparu, mais dont la largeur est indiquée par deux piédestaux engagés dans le mur moderne, et sur lesquels M. de Sauley a lu des inscriptions du temps de Septime-Sévère. Des deux côtés de cette entrée s'élevaient deux pavillons carrés, ornés extérieurement de pilastres corinthiens et surmontés après coup de tours crénelées. On ne saurait mieux comparer ces ailes latérales qu'à la pinacothèque d'Athènes. La place de la porte principale se reconnaît aux vestiges de deux gros pilastres, auxquels aboutit une frise partant des deux ailes. Cette porte s'ouvrait dans l'axe du grand temple du Soleil, comme les propylées d'Athènes conduisaient au Parthéon; on arrivait à ce temple en traversant une cour hexagonale et une autre cour plus grande, de forme rectangulaire, et on trouvait, au S., un second temple, celui de Jupiter, placé à peu près comme l'Erechthéion. Deux passages souterrains, reliés par une galerie transversale, conduisaient dans l'intérieur de l'acropole de Balbek. M. de Sauley a reconnu dans les voûtes l'appareil romain, et dans la base des murailles celui des constructions cyclopéennes. Les portes extérieures sont décorées de pilastres corinthiens; la porte intérieure du souterrain du S., la seule qui existe encore, s'ouvre à l'angle S.-O. de la grande cour rectangulaire. Actuellement, l'entrée par laquelle on pénètre dans l'acropole est une large brèche ouverte à l'angle S.-O. du mur d'enceinte. Le premier édifice que l'on rencontre est le temple de Jupiter, que l'on appelle aussi le Petit-Temple. C'est le monument le mieux conservé de Balbek. Il domine le mur d'enceinte et le fossé du côté du S. C'était un temple péripète, orienté de l'O. à l'E., avec quinze colonnes de côté et huit de front (les colonnes d'angle deux fois comptées), en tout quarante-deux colonnes à chapiteaux corinthiens, mais non cannelées, mesurant 5 m. 10 de circonférence sur 19 m. 81 de hauteur, y compris la base et le chapiteau. De cette colonnade il reste, sur le grand côté du N., neuf colonnes debout, qui soutiennent une frise et une corniche très-riches, et la plus grande partie du plafond qui reliait la colonnade à la *cella* du temple : ce plafond, admirablement sculpté, est divisé en caissons sur lesquels se dessinent alternativement un hexagone et quatre losanges contenant des figures en haut-relief, malheureusement très-mutilées, de dieux, de héros et d'empereurs. La face méridionale de l'édifice, la première que l'on aperçoit en arrivant, n'a conservé que quatre colonnes du péristyle; les autres ont roulé au fond du fossé et forment un escalier de débris gigantesques, qu'il faut escalader pour arriver à la plate-forme. Une seule colonne a glissé sans se rompre du haut du rempart, et demeure appuyée contre le mur, comme un tronc d'arbre déraciné. La face occidentale du temple présente encore deux colonnes entières, supportant une belle frise, et trois tronçons obliques. Du côté de la face orientale était le pronaos, qui comptait deux rangées de colonnes cannelées; deux de ces colonnes seulement sont debout; elles soutiennent, avec les colonnes non cannelées du péristyle méridional, une belle frise et un fragment de plafond sculpté, semblable à celui de la face N. Une muraille de défense, construite par les Arabes sur la ligne de la deuxième rangée de colonnes du pronaos, masque complètement l'entrée du temple; une petite ouverture, pratiquée à droite, et par laquelle on pénètre en rampant, conduit devant cette entrée, qui est vraiment grandiose. C'est une porte rectangulaire de 6 m. 25 de large sur 12 à 15 m. de haut; les montants sont monolithes; l'énorme bloc qui forme la clef de voûte a glissé de près de 2 m., par suite du tremblement de terre de 1759; il est ainsi suspendu entre les deux blocs latéraux, dans une position qui peut inspirer des craintes pour la solidité de la porte, mais qui est d'un effet très-pittoresque. L'ornementation de cette porte est du style corinthien le plus riche : au soffite est sculpté un aigle, les ailes déployées, tenant dans ses serres un caducée et dans son bec une guirlande de fleurs, que soutenait de chaque côté un génie ailé, de la forme la plus gracieuse; le génie de droite subsiste seul. L'intérieur de la *cella* étonne par la grandeur de ses dimensions (49 m. de long sur 26 de large) et par le luxe de sa décoration. De chaque côté, on compte sept colonnes engagées et trois pilastres corinthiens, surmontés d'une frise de guirlandes que soutiennent des têtes de satyre, de cheval, de taureau; l'entre-colonnement est divisé en deux étages, occupés chacun par une niche richement ornée. Au fond de la *cella* est un sanctuaire d'une grande simplicité, ayant son

niveau plus élevé que celui du naos; au-dessous de ce sanctuaire sont des chambres voûtées où l'on descend par un escalier, sur les parois duquel M. de Sauley a lu une inscription coufique. Le sol du naos est encombré de blocs sculptés, tombés de la voûte et de la frise, et qui attestent la recherche excessive qui a présidé à la décoration. Le temple que nous venons de décrire avait extérieurement 83 m. de longueur et 37 m. de largeur. Il est situé en contre-bas d'un autre temple plus vaste, mais moins bien conservé, que l'on nomme le temple du Soleil ou le Grand-Temple. Cet édifice, situé à l'angle N.-O. de l'enceinte de Balbek, sur les puissantes assises cyclopéennes dont nous avons parlé, a dû être le monument le plus grandiose de toute la Syrie. C'était un temple péripète et décastyle, orienté de l'E. à l'O. comme le temple de Jupiter; sa longueur était d'environ 90 m., sur 50 m. de largeur. Il présentait dix colonnes de front et dix-neuf de flanc, en tout cinquante-quatre colonnes. Les six colonnes qui seules ont résisté sont cannelées et portent encore, sur leurs chapiteaux corinthiens, un entablement avec frise et corniche richement sculptées, les fûts ont 7 m. 15 de circonférence et 18 m. 85 de longueur; la hauteur totale, entablement compris, est de 23 m. 40; l'entre-colonnement est de 2 m. 54. M. de Laborde ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cette ruine colossale : « La singularité du genre, dit-il, la grandeur du caractère, la richesse des ornements, la longue projection des ombres, la hardiesse dans les formes, l'exécution mâle et terrible, la justesse des allégories, tout étonne, tout échauffe l'imagination, tout inspire de hautes idées, tout amène à de profondes réflexions. Nulle part on ne retrouve des masses pareilles, des masses aussi larges, aussi bien disposées et aussi susceptibles de détails dont l'effet, même dans un grand éloignement et à une hauteur prodigieuse, soit encore sensible et remarquable. » Ces six colonnes gigantesques dominent majestueusement toutes les ruines de Balbek et annoncent ce que devait être ce merveilleux temple du Soleil, dont les gens du pays font remonter la construction jusqu'à Salomon, mais que la science archéologique, s'appuyant sur un passage de Jean d'Antioche et sur des inscriptions latines trouvées dans les décombres, rapportent au règne d'Antonin le Pieux. Le style de l'architecture justifie complètement cette dernière opinion; mais, d'un autre côté, l'appareil cyclopéen des substructions semblerait confirmer la tradition orientale et autoriser du moins à penser que l'édifice des Césars a été élevé sur l'emplacement d'un ancien temple de Baal. Nous avons dit que ce monument était précédé d'une cour rectangulaire et d'une cour hexagonale, disposées à la suite l'une de l'autre, dans l'axe des propylées. La première mesure 134 m. de long sur 113 de large; elle est bordée, au S. et au N., de salles aux trois quarts détruites, dont deux semi-circulaires et cinq rectangulaires sur chaque face; ces salles, décorées extérieurement de niches, de pilastres et de frontons, servaient probablement de logements aux prêtres du Grand-Temple. Au milieu de la cour s'élevait un monceau des plus riches matériaux, que l'on croit être les débris d'un vaste autel. La cour hexagonale, qui communique avec la précédente au moyen d'une grande porte flanquée de pilastres et de niches, a 60 m. de diamètre; elle était circonscrite aussi par des salles symétriques dont les ruines trahissent, par d'innombrables débris de sculpture, la prodigieuse richesse. On entrerait dans cette cour, du côté de l'E., par la grande porte des propylées, aujourd'hui bouchée, et par deux portes latérales plus petites, dont l'une, celle du S., est encore ouverte.

Nous ne dirons rien des constructions modernes dont les ruines sont éparées au milieu des magnifiques débris de l'antique Balbek : la seule qui offre quelque intérêt est une ancienne église chrétienne, située en face du pronaos du temple de Jupiter, et qui, à une époque incertaine, a été transformée en ouvrage défensif par les Arabes. Au dehors de la ville, à 300 m. environ de l'acropole, on voit un petit temple rond remarquable par quelques-unes de ses dispositions, mais surchargé d'ornements d'une coquetterie prétentieuse : sa porte principale forme un segment coupé sur la circonférence de la *cella*; la colonnade du péristyle présente la même retraite en hémicycle. La *cella* est décorée extérieurement de niches séparées l'une de l'autre par un pilastre corinthien et surmontées d'une frise de guirlandes sculptées. La corniche qui relie les colonnes du péristyle, au lieu d'être une bande circulaire comme dans le temple de la Sibylle à Tivoli, forme des arcs de cercle rentrants, avec une colonne à chaque brisure. Ce temple a été converti autrefois en église chrétienne. La nécropole de Balbek, située au sommet d'une colline, à l'O. de la ville, contient beaucoup de fragments curieux, au milieu desquels Burckhardt et M. de Sauley ont trouvé plusieurs inscriptions intéressantes; dans les rochers de la colline sont pratiquées des grottes sépulcrales. Au S.-O. de Balbek, à 1 kil. environ de l'enceinte, se trouvent les *anciennes carrières* d'où sont sorties les pierres colossales employées aux constructions de la ville. Une de ces masses énormes est restée là, après avoir été taillée, et comme si elle avait lassé, dit M. L. de Laborde, la vigueur formidable des ouvriers d'Héliopolis. Ce bloc ne mesure pas moins de

24 m. de long sur 4 m. 60 cent. de haut et de large.

Bibliographie. — *Les Ruines de Balbek* (Ruins of Balbek), par Dawkins et Wood (Londres, in-fol., 1875); *Voyage en Syrie et en Égypte*, par Volney (Paris, 1787); *Voyage en Asie Mineure et en Syrie*, par Léon de Laborde (2 vol. in-f°, avec pl., 1829); *Voyage en Orient*, par de Lamartine; *De Paris à Balbek*, par Ch. Reynaud (Paris, 1845); *Voyage autour de la mer Morte*, par de Sauley.

BALBES ou **BALBI**. Ancienne famille piémontaise divisée en un grand nombre de branches, et puissante, au xiii^e siècle, dans la république de Chieri (Quiers), qu'ils finirent par livrer à Amédée de Savoie (1347). Les ruines d'une ligne de fortresses dont ils avaient ceint leur territoire sont encore désignées aujourd'hui sous le nom de *tours des Balbes*. Une de ses branches, fixée à Avignon vers 1456, fut la tige de la maison de Crillon.

BALBI (Jean DE), de Gênes, ou *Genuesis*. Dominicain érudit, né à Gênes, mort vers 1298. Il n'est plus guère connu que par une espèce de lexique ou d'encyclopédie, désignée communément sous le nom de *Catholicon*, c'est-à-dire *universel*. Ce livre fait époque dans l'histoire de la typographie. C'est un des premiers livres qui aient été imprimés. Schæffer et Furst en donnèrent des éditions en 1460 et 1472.

BALBI ou **BALBO** (Jérôme), littérateur vénitien, mort vers 1535, fut d'abord professeur de belles-lettres et de droit à Paris, à Vienne et à Prague, et fut employé en qualité de négociateur par Maximilien I^{er} et Charles-Quint. Il est auteur de poésies ainsi que d'ouvrages historiques et politiques, entre autres un traité assez curieux *De coronatione principum*, imprimé à Lyon en 1530.

BALBI (Gaspard), voyageur vénitien du xvi^e siècle, était joaillier de profession, et séjourna aux Indes orientales de 1579 à 1588. Il donna, à son retour, une description exacte de ces contrées : *Viaggio delle Indie orientali* (Venise, 1590), qui a été insérée dans le *Recueil des frères De Bry* (Francfort, 1606).

BALBI (Dominique), auteur dramatique italien, florissant à Venise vers la fin du xvi^e siècle. Il a donné un grand nombre de pièces représentées avec succès, et dont les plus connues sont les suivantes : *Lo Sfortunato Paziente*, opérette en prose (1667); *Il Pantalon burlao*, comédie (1675); *Il cacciatore invidiato nel valore e insidiato nella vita e nell'onore*, tragi-comédie (1680); *Il primo Zanne disgraziato mezzano de' matrimoni*, comédie (1677).

BALBI ou **BALBO** (Louis), compositeur religieux italien, naquit à Venise dans la première moitié du xvi^e siècle et reçut des leçons de Constant Porta. Entré jeune dans l'ordre des grands Cordeliers, il fut nommé maître de chapelle à Saint-Antoine de Padoue. Balbi a composé des messes, motets et madrigaux, dont une faible partie ont été publiés.

BALBI (comtesse DE), femme célèbre par sa liaison avec le comte de Provence (depuis Louis XVIII), née en 1753, morte en 1832, était fille d'un marquis de Caumont La Force. Elle épousa le comte de Balbi, noble génois, qu'elle fit ensuite interdire, comme aliéné, afin de se livrer plus librement à son goût pour les plaisirs et la prodigalité. Ses folles dépenses causèrent de graves embarras au prince. A l'époque de l'émigration, elle se retira à Coblenz avec Monsieur; puis, prévoyant une disgrâce, elle passa en Angleterre et revint en France lorsque le premier consul eut permis aux émigrés de rentrer dans leurs foyers. Elle se fixa dans son château de Brie-Comte-Robert, mais fut bientôt exilée à Montauban, pour sa participation à quelques intrigues royalistes, établis dans cette ville un tripot de joueurs, fit de vains efforts pour rentrer en faveur à l'époque de la Restauration et vécut, dès lors, dans la retraite et l'oubli.

BALBI (Adrien), savant géographe, né à Venise, d'une famille noble, en 1782, mort en 1848. Il professa successivement les mathématiques, la géographie et la physique à Venise et à Fermo, et publia en 1808 son premier ouvrage de géographie, dans lequel il décrit les différentes parties du globe par bassins, ce qu'aucun géographe n'avait fait avant lui. Destitué de sa place au lycée de Fermo, en 1815, il fut employé comme secrétaire dans la direction des douanes et publia de nouveaux travaux, entre autres son *Compendio di geografia universale*, qui lui valut l'amitié de Malte-Brun. Conduit en Portugal par des affaires de famille, il y noua des relations avec les savants et les personnages les plus distingués, et y ramassa de précieux matériaux qu'il mit en œuvre dans son *Essai de statistique sur le royaume de Portugal et des Algarves*, comparé aux autres États de l'Europe (Paris, 1822), suivi des *Variétés politiques et statistiques de la monarchie portugaise*, ouvrage dans lequel la faiblesse de la partie politique est compensée par un travail remarquable sur le Portugal sous la domination romaine, et par des renseignements d'un grand intérêt sur la littérature et les arts dans ce pays. On n'avait encore rien publié d'aussi complet et d'aussi exact sur le Portugal. Quelques années plus tard, Balbi publia l'*Atlas ethnographique du globe ou Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues* (Paris, 1826). Dans ce travail, il a renfermé une foule de considérations géné-